

## Comment faire pousser une ferme en zone sahélienne ?

*Par Milena Merlino, Frères des Hommes*

**En 1973, le Sénégal affrontait déjà les préludes des bouleversements climatiques et subissait de front une grande sécheresse qui a sévi 10 années durant. Le déficit pluviométrique a pesé lourdement sur l'ensemble de la région en générant une pauvreté accrue dans les zones rurales, poussant les populations sur les routes de l'exode vers les grandes villes et entraînant par conséquent un désintérêt manifeste pour l'agriculture traditionnelle.**

Ousmane Sow fait partie de ceux qui ont refusé de gagner la ville. Installé dans le village de Guelakh, au Nord du pays, à 22 km de St Louis, il nous fait part du souvenir de ces rudes années. « Pour nous, les Peuhls, qui vivons traditionnellement de l'élevage, cette sécheresse a été un véritable fléau car elle a décimé nos troupeaux ». En réalité, 80% du bétail a été perdu, contraignant les Peuhls nomades à se sédentariser progressivement. Face à la pauvreté et aux difficultés croissantes, la solidarité et la nécessité de se regrouper se sont peu à peu imposées dans les esprits et Ousmane s'est fait l'écho de cette évolution avec Doudou, son cousin, en fondant le « Groupement des Jeunes Eleveurs de Guelakh ».

### **Se ranger « du côté de la nature »**

Leur première préoccupation a été de reconstituer les troupeaux et de relancer l'élevage. Les revers climatiques leur avaient prouvé la prééminence de la nature sur leur vie, notamment sur leur activité d'éleveurs, et l'importance d'intégrer la dimension environnementale dans leurs réflexions. C'est dans cet aspect que réside sans aucun doute l'un des premiers ingrédients du succès de l'expérience Guelakh. « Nous avons compris que l'éleveur devait penser 'au-delà' de l'élevage et y associer l'agroforesterie. Dans une zone aride comme celle où nous vivons, il est essentiel de penser au reboisement » explique Ousmane.

Et c'était sans aucun doute une sage décision dans la mesure où le reboisement permet de lutter contre la désertification. En outre, les villageois se mettent régulièrement en quête de bois de chauffe, ou utilisent cette ressource naturelle pour des constructions ainsi que pour le fourrage des animaux. Il était donc essentiel de prévenir les effets néfastes d'une surexploitation. Inévitablement, ce choix stratégique et écologique a exigé un travail de sensibilisation auprès des populations de même que l'organisation de formations pour les paysans de manière à ce qu'ils parviennent à maîtriser les techniques de reboisement.

Les villageois ont par conséquent tous appris à structurer leur parcelle selon un schéma spécifique. Ils collectent matériaux morts et épineux afin de confectionner un pare-feu de 3 mètres qui protège chaque hectare. Une haie morte empêche par ailleurs la divagation des animaux dans les cultures. Le reboisement s'effectue par la plantation, le long de la haie morte, d'une double haie vive, à l'intérieur du champ, qui au terme de 3 ou 4 mois remplacera cette première, peu durable. Ces haies vives présentent divers avantages dans la mesure où elles sont faites de légumineuses épineuses qui empêchent la destruction des cultures par les animaux, peuvent constituer un excellent fourrage dans l'activité d'élevage et servir de bois de chauffe. En outre, du côté des vents dominants, le long de la haie vive, les villageois plantent des eucalyptus qui formeront un précieux brise-vent, permettant de lutter contre l'érosion éolienne et fournissant éventuellement du bois de construction. Toutes les parcelles sont donc ainsi systématiquement protégées du feu, de l'érosion du vent et de la divagation des animaux.

Les cultures vivrières sont ensuite aménagées entre des bandes d'arbres légumineux qui sont plantés sur toute la surface du champ. Ces derniers non seulement permettent de

restaurer et de préserver la fertilité du sol, mais protègent également les cultures d'un trop fort ensoleillement.

En participant au reboisement, chaque villageois fait donc implicitement le choix de ne plus prélever cette ressource naturelle dans la brousse, bien commun des populations de la région, et de se ménager une certaine autonomie à long terme face aux besoins en bois de chauffe et en fourrage. Depuis le début de cette initiative, plusieurs milliers d'arbres ont été plantés à Guelakh sur une surface de 20 ha, répondant au leitmotiv « Pour chaque arbre coupé, 10 replantés ».

### **Une ferme où les femmes ont eu leur mot à dire**

Ces initiatives de reboisement dont le bien-fondé est maintenant bien ancré dans les mentalités du village sont le fruit d'un important travail de sensibilisation. « Pour ce faire, explique Ousmane, nous avons créé une ferme de démonstration. Nous avons cherché à conscientiser les gens pour qu'ils reproduisent les techniques que nous y prônions ». Au fil des années, d'autres villages ont souhaité profiter de l'expérience et Guelakh a donc développé un système d'internat pour accueillir les éleveurs d'autres horizons désirant s'inspirer de cette démarche toute particulière.

Au départ, au sein de la ferme de démonstration, l'accent a été mis sur l'élevage de chèvres, ce qui a permis dans un second temps de lancer la production de fromages locaux (d'excellente qualité, nous dit-on !). « Ce volet est essentiellement géré par les femmes, commente Ousmane. Elles ont créé une coopérative laitière et ont organisé le ramassage ainsi que la vente de lait de chèvres. Une partie de la production laitière est caillée selon la tradition et vendue sous forme de fromages à St Louis, dans le réseau de l'hôtellerie, ainsi qu'à Dakar. A la fin de chaque mois, l'argent résultant de la vente est redistribué à la communauté ». Ce projet a été salutaire pour les femmes. Ce sont elles qui l'ont conçu dans le but de réduire considérablement la charge de travail et leurs corvées quotidiennes. Auparavant, en effet, elles devaient parcourir 7 kms, calebasse sur la tête, pour aller vendre le lait au marché. La coopérative a donc marqué un tournant bénéfique pour elles.

### **L'éducation et la formation comme armes pour enrayer l'exode rural**

Rebondissant sur le succès de ses premiers pas, le Groupement des Jeunes Eleveurs de Guelakh a vu émerger d'autres besoins auxquels il lui a semblé essentiel d'apporter une réponse. Déjà, durant les années de sécheresse, l'exode rural s'était imposé comme une préoccupation centrale pour les populations de la région. Il s'agissait à présent d'endiguer le flot permanent des départs vers la ville et, par conséquent, de se préoccuper de l'avenir des jeunes, plus facilement happés par le rêve, voire l'illusion d'une vie meilleure sous d'autres cieux. La poursuite de cet objectif imposait inévitablement un détour par l'éducation et la formation.

« A Guelakh, il n'y avait pas d'école, explique Ousmane. Nous avons par conséquent mis sur pied une école informelle qui puisse en quelque sorte accompagner le développement de la région ». Après la ferme, le Groupement des Jeunes Eleveurs a donc œuvré à la mise en place d'un enseignement offrant aux plus jeunes la possibilité d'apprendre à lire et à écrire. Pour les plus âgés, des formations ont vu le jour dans divers domaines tels que la menuiserie, la soudure et la maçonnerie. « Nous voulons que nos enfants puissent apprendre un métier sans devoir se rendre en ville. Par ailleurs, en restant parmi nous, ils soutiennent le travail de la communauté de Guelakh et perpétuent le projet ».

Avec le temps, et l'expérience de Guelakh commençant à avoir un certain retentissement dans la région, le volet éducation s'est consolidé et une demande a été introduite auprès des autorités sénégalaises afin de pouvoir intégrer dans le projet des instituteurs payés par l'Etat. Pour le reste, l'école prend en charge les fournitures et les goûters des élèves, de même que

les soins de santé. L'école maternelle, quant à elle, est totalement financée par les activités du village.

### **Viser l'autonomie...toujours**

Derrière chacun de ces volets, on lira en filigrane la recherche constante de l'autonomie. « Nous visons toujours ce principe d'autonomie, explique Doudou. Pour ce faire, il est essentiel de se préoccuper de la durabilité du projet. Et la durabilité est garantie par le fait que le projet développe sa propre dynamique interne. C'est cela qui permettra qu'un jour, il puisse fonctionner sans l'apport de ressources extérieures ».

Dans cet ordre d'idées et plus spécifiquement en matière énergétique, la fromagerie dispose d'équipements (et notamment de frigos) fonctionnant grâce aux panneaux solaires installés dans le village. Guelakh n'est en effet pas relié au réseau d'électricité nationale. Ce sont ces panneaux qui assurent une autonomie électrique.

C'est également ce même type de démarche qui a poussé le Groupement des Jeunes Eleveurs à creuser des puits là où l'eau, cette ressource naturelle vitale, fait défaut afin de répondre aux besoins des habitants.



Panneaux solaires installés dans le village de Guelakh.

Dans le domaine des services de base, une « case de santé » a été mise sur pied au village pour traiter les cas de paludisme, les problèmes relatifs à la maternité, etc. Auparavant, les malades devaient parcourir ou être transportés sur de nombreux kms afin d'avoir accès à des soins médicaux. A présent, deux fois par mois, une infirmière assure des consultations dans le village pour la population locale.

Par ailleurs, la souveraineté alimentaire reste au cœur des préoccupations des habitants de Guelakh, en particulier après les troubles suscités par la crise alimentaire dans les rues de Dakar. Afin de garantir une autonomie dans ce domaine également, le Groupement des Jeunes Eleveurs a mis en place l'Union Interprofessionnelle des Agro-Pasteurs de Rao (UIAPR) pour permettre le développement des 132 villages des communautés rurales de Gandon et Mpal, dans la région. Aujourd'hui, les agro-pasteurs de l'UIAPR exploitent ensemble plus de 30 ha de terres le long du bras du fleuve Sénégal pour la production de riz. En 2006 et 2007, le rendement à l'hectare a atteint les 6 tonnes, alors que la moyenne nationale est de 4.5 tonnes/ha. Cette initiative a permis de couvrir les besoins en riz des villages concernés pendant près de 8 mois.

Le chemin suivi par ces jeunes éleveurs est intéressant à plus d'un titre. Née dans le terreau de la pauvreté et des conséquences de la sécheresse des années '70, l'expérience Guelakh a suivi le fil conducteur du bon sens, de l'ingéniosité et de la solidarité pour refléter in fine une approche intégrée en matière de développement durable. Actuellement, une trentaine de groupements affiliés à l'association de base cherchent à mettre sur pied des fermes écologiques, viables et durables dans la région. Dans un pays confronté à la récurrence de crises alimentaires aiguës, que ce soit en raison d'un déficit pluviométrique, des invasions acridiennes ou, plus récemment de la hausse des prix des denrées alimentaires, l'expérience Guelakh a de quoi interpeller. Réponse pertinente - même si à échelle réduite - à la question de la souveraineté alimentaire, cette ferme intégrée est apparue, de façon très spontanée, comme une alternative aux cultures de rente très prisées dans le pays (notamment l'arachide), tout en veillant à la préservation des écosystèmes et à la gestion raisonnée des ressources naturelles. En quelque sorte, un mariage réussi entre l'humain, le monde de l'agriculture, de l'économie et de l'écologie. En fait, un petit projet qui nous autorise à croire qu'un autre monde est effectivement bien possible...

## Le développement durable au pays de la Pachamama

*Par Milena Merlino, Frères des Hommes*

**Pays particulièrement apprécié par les touristes amoureux de la nature, la Bolivie offre au voyageur des paysages à couper le souffle s'étalant depuis la Cordillère des Andes jusqu'aux plaines vertes et fertiles. Si à certains endroits la nature semble encore vierge, d'autres régions ont pourtant souffert de l'emprise de l'homme et du recours à certaines pratiques nuisibles héritées du monde industrialisé. Néanmoins, sur cette terre où la population indienne voue encore un culte à la Pachamama<sup>1</sup>, certaines mesures révèlent une volonté de vivre en harmonie avec la nature et de la respecter. Petit voyage parmi quelques partenaires de Frères des Hommes...**

« Pour nous, l'écologie, c'est une façon de faire revivre les valeurs que nous avons perdues », explique Willy Huainoka, l'un des représentants de l'ACSHA<sup>2</sup> lors de notre visite au bureau de cette petite organisation à Achocallo, dans le quartier El Alto de La Paz. Soutenus et formés par l'AOPEB<sup>3</sup>, les membres de l'ACSHA ont fait bien du chemin en peu de temps, motivés par le bien-fondé de leur démarche et, bien entendu, par les besoins auxquels doivent faire face ces familles vivant dans l'un des quartiers les plus pauvres de la capitale.

A quelques kilomètres du bureau de l'ACSHA, tout au long de la petite route de terre serpentant dans ce paysage de haut-plateau, des serres blanches fleurissent de-ci de-là, confectionnées à partir de plastiques souples et de bois. Ce sont celles des familles qui sont affiliées à l'association. Saturnina nous propose de jeter un coup d'œil à ses cultures. Elle nous ouvre la porte de l'une de ses serres où règne une chaleur humide et suffocante. Du doigt, elle désigne fièrement le résultat du travail de toute sa famille, tout en commentant : « Voici nos laitues ! Nous pouvons en produire 10 fois par an grâce aux serres. Si nous n'avions pas celles-ci, le gel, la grêle et le soleil auraient tôt fait de détruire le fruit de notre labeur. Bien sûr, auparavant, nous étions contraints à cultiver à ciel ouvert ; et en raison des intempéries, nous risquons régulièrement de tout perdre ».

Comme la quarantaine d'autres femmes affiliées à l'ACSHA, Saturnina a misé sur une culture biologique diversifiée et traditionnelle : multiples variétés de pommes de terre, quinoa, oignons, etc. Elles ont opté pour un arrosage goutte à goutte, ce qui permet des économies d'eau tout en assurant une production de bonne qualité, particulièrement propre. Comme à chaque fois, c'est toute la famille qui s'investit dans l'activité. Chez Saturnina, ils sont 7 à prendre en charge les cultures des serres familiales. Après avoir reçu la certification biologique, la production des affiliés est écoulee dans les 5 « Superecológicos » de La Paz, les supermarchés écologiques de la capitale.

Le cas des affiliées de l'ACSHA est loin d'être isolé. En Bolivie, beaucoup de petits paysans « font du bio sans le savoir », tout simplement parce qu'ils ont recours aux méthodes de culture traditionnelles. Chez plusieurs partenaires de Frères des Hommes, cette pratique résulte néanmoins d'un choix bien réfléchi.

---

<sup>1</sup> La Pachamama est la Terre-Mère ou déesse de la Terre chez les Indiens d'Amérique du Sud. Même si le christianisme a contribué à faire régresser ce culte, les Indiens quechuas et aymaras en particulier pratiquent toujours des offrandes à l'heure actuelle pour s'attirer les bonnes grâces de cette déesse.

<sup>2</sup> Asociación de Carpas Solares de Hortalizas de Achocalla – Association de serres de légumes d'Achocalla

<sup>3</sup> Asociación de Organizaciones de Productores Ecológicos de Bolivia – Association d'organisations de producteurs écologiques de Bolivie

## Cencoop : pleins feux sur l'écologie

A une petite centaine de kilomètres de La Paz, Coroico est une charmante petite ville située dans le Nord Yungas. Sur un coin de la place centrale, le cybercafé de Cencoop<sup>4</sup> accueille quelques habitants et touristes étrangers dans ses locaux aménagés avec goût. Pendant que certains surfent sur la toile, d'autres dégustent un café d'excellente qualité sur ces grands moulins à café traditionnels transformés en tables. Derrière ce service à la communauté et son ouverture au tourisme alternatif, la Centrale Cencoop, c'est aussi le travail conjoint de 350 associés et leur famille, tous producteurs de café. Producteurs, oui, mais pas n'importe comment...

Cencoop promeut une production propre, biologique et respectueuse de l'environnement auprès de ses affiliés et les soutient en ce sens par son expertise technique. Raúl Mamani travaille depuis plus de deux ans au sein de cette Centrale ; il est personnellement chargé du contrôle biologique. Dans son petit laboratoire de Capellanía dont il nous ouvre les portes, il nous montre une étagère où sont soigneusement alignés de petits sachets de riz. « En fait, je précuise le riz et je le stérilise. Ensuite, je lui inocule un champignon, le *Beauveria Bassiana*, qui prolifère alors sur les grains. Les paysans utilisent en fait ce champignon pour fumiger les plants de café atteints par la maladie de la bruche. C'est un procédé tout à fait naturel et peu coûteux ».

La bruche est un coléoptère très redouté par les producteurs de café. Cet insecte pénètre dans les grains de café, y pond des œufs qui se convertissent en larves se transformant à leur tour en bruches qui vont infester d'autres plants. L'humidité et la chaleur favorisent particulièrement la propagation de ce fléau qui détruit les récoltes des paysans. La fumigation avec le *Beauveria Bassinia* permet d'interrompre ce processus destructeur en une quinzaine de jours.

En deux ans, Cencoop a réussi à produire plus de 2000 sachets de ce champignon qui a permis la fumigation de 70% des parcelles de caféiers des affiliés. Raúl a entrepris à présent une nouvelle expérience : il voudrait compléter ce procédé par des pièges à bruche qu'il a confectionnés au moyen de bouteilles en plastique découpées et dont il a rempli le fond d'alcool destiné à attirer le coléoptère et à le « noyer ». Les premiers essais ont révélé des résultats encourageants : en 15 jours, 240 bruches ont pu ainsi être piégées. Les tests futurs permettront de voir si cette nouvelle initiative est définitivement porteuse de résultats<sup>5</sup>.

« Le développement de ces procédés écologiques est accompagné d'une campagne de sensibilisation menée auprès des producteurs de café. Nous les informons des mesures permettant de lutter contre la bruche » nous explique Raúl. Pour mener cette campagne, Cencoop travaille en collaboration avec la radio locale qui est très écoutée dans les campagnes de la région. La Centrale développe d'autres outils de communication tels que des affiches et des petits livrets sous forme de bandes dessinées où de très simples recommandations sont expliquées par des dessins : couper régulièrement l'herbe dans les parcelles afin de réduire le taux d'humidité du sol qui favorise la prolifération de la bruche, etc...

En poursuivant notre visite sur le site de Capellanía, nous découvrons, juste à côté du laboratoire de Raúl, un abri dans lequel un autre technicien de Cencoop nous explique la

---

<sup>4</sup> Central de Cooperativas cafetaleras de Nor Yungas – Centrale des coopératives de producteurs de café de la région Nord Yungas

<sup>5</sup> Au sujet de la lutte contre la bruche, il est intéressant de constater que dans le cadre d'autres projets, certains producteurs de Frères des Hommes ont développé des élevages de guêpes qui se nourrissent de ces insectes nuisibles, permettant ainsi de protéger naturellement les cultures.

production d'engrais naturel par de lombrics spécifiques. Ceux-ci réduisent les déchets du café (tels que l'enveloppe des grains) en un type d'humus qui sera séché au soleil et ensuite répandu dans les parcelles en guise d'engrais.

Mais l'un des problèmes environnementaux majeurs causés par la production de café, c'est le rejet, dans les cours d'eau, des eaux usées résultant du lavage des grains. En fait, ce processus libère le mucilage, substance visqueuse acide qui, bien qu'elle soit naturelle, pollue les fleuves et rivières. Cencoop s'est montré très préoccupé par ces conséquences environnementales néfastes et s'est donc attelé à la construction d'une station d'épuration d'eau. Celle-ci est constituée d'un grand réservoir et de bassins de décantation que traverse l'eau de lavage du café avant d'être filtrée au moyen de plantes bien spécifiques. Si l'eau ainsi traitée n'est pas potable, elle peut néanmoins être réutilisée plusieurs fois pour le lavage d'autres grains avant d'aboutir à nouveau dans la station d'épuration et d'être finalement rejetée dans le fleuve voisin, débarrassée d'agents polluants et en particulier du mucilage.

### **Retour aux sources**

De nombreux partenaires de Frères des Hommes sont ainsi sensibles au développement durable et notamment aux questions environnementales et au respect de l'environnement. Certes, les mesures qu'ils adoptent en la matière diffèrent selon la nature de leurs activités. Notre attachement à l'organisation d'échanges Sud/Sud (et Nord/Sud également) qui permettent des rencontres entre partenaires contribue à la diffusion d'expériences et témoigne d'un souci de la part de notre association de voir de ce type d'initiatives se multiplier.

En Bolivie en particulier, notre volonté de promouvoir cette facette du développement durable qu'est le respect de la nature peut s'enraciner dans la culture de la Pachamama, une tradition ancestrale. Ces pratiques agricoles écologiques s'ancrent d'autant plus aisément dans les mentalités et peuvent ainsi perdurer facilement dans le temps.

Comme dans l'hémisphère Nord et dans d'autres pays, la pénétration de l'agrobusiness en Bolivie a dans un premier temps entraîné dans son sillage l'importation et le recours à des engrais chimiques et pesticides, avec les conséquences environnementales que l'on sait. Si certaines zones rurales profondes ont pu être préservées, d'autres ont souffert de la mainmise de ces multinationales sur le monde paysan. Mais de-ci de-là, des initiatives voient le jour et témoignent d'une volonté de travailler la terre autrement. Le témoignage de Willy Huainoka au terme de notre réunion avec l'ACSHA est très révélateur dans ce sens : « Nos grands-parents et parents produisaient leurs légumes sans engrais. Mais, nous avons ensuite commencé à utiliser des pesticides pour lutter contre certaines maladies. A présent, nous voulons nous rappeler des pratiques de nos ancêtres. C'est notre culture fondamentale et nous tenons à la respecter ».

## **Le développement durable : quoi, comment, pourquoi ?**

*Par Milena Merlino, Frères des Hommes*

**Le concept du développement durable n'est pas tout à fait récent. Il a progressivement émergé à partir des années '60, dans le sillage de la décolonisation, des mouvements tiers-mondiste et écologiste. Ce n'est toutefois qu'en 1980 que le terme « développement durable » apparaît officiellement pour la première fois dans le rapport d'une ONG internationale, l'Union Mondiale pour la Nature. Depuis lors, les définitions se sont multipliées et diversifiées, créant un certain flou autour du concept.**

### **Comment est né le développement durable ?**

Dans les années '60-70, le mouvement tiers-mondiste s'organise et prône l'importance du développement et notamment de l'humain au centre de celui-ci. Parallèlement, le mouvement écologiste se structure, avec la volonté de protéger les ressources naturelles et la nature.

C'est dans ce terreau que s'enracinera peu à peu le développement durable dont la création du Club de Rome en 1968 en constituera les premiers prémices. C'est en effet au sein de cette association internationale composée de scientifiques, économistes, fonctionnaires, industriels et humanistes de 53 pays que commencent à se discuter les limites de la croissance et l'évolution d'un monde globalisé. Les réflexions du Club de Rome aboutiront à la rédaction du rapport « Halte à la croissance ? » qui, pour la première fois, se penche sur l'impact de l'expansion économique et de l'évolution démographique sur l'épuisement des ressources.

Par la suite, les Nations unies organiseront en 1972 à Stockholm le Premier Sommet de la Terre qui donnera naissance au Programme des Nations unies pour l'environnement (PNUE). Ce n'est que 15 années plus tard que sera publié le fameux Rapport Brundtland du nom de la Présidente de la Commission mondiale pour l'environnement et le développement de l'ONU, commission mandatée par l'Assemblée Générale des Nations unies pour élaborer des propositions de stratégies à long terme en matière de développement durable et envisager les moyens à mettre en œuvre pour faire face à la problématique environnementale.

Les sommets et conférences se succéderont ensuite en ce sens afin de progresser sur un chemin malheureusement semé d'embûches, notamment de la part de divers Etats brandissant le prétexte de l'incontournable croissance économique et des intérêts financiers (Deuxième Sommet de la Terre à Rio de Janeiro en 1992, 3<sup>ème</sup> Conférence des Nations unies sur les changements climatiques à Kyoto en 1997, Sommet de Johannesburg en 2002...).

### **Comment définir le développement durable ?**

Le développement durable est au cœur des préoccupations de Frères des Hommes et en ce qui nous concerne, nous nous inspirons de la définition de Guy Bajoit<sup>6</sup> et de certains éléments du Rapport Brundtland. Pour notre association, le développement durable est « la capacité d'un peuple à résoudre les problèmes de la vie collective d'une manière efficace et éthiquement acceptable. Cela veut dire respecter les droits humains et assurer l'égalité d'accès aux bénéfices et aux décisions sociales de chaque membre d'un groupe. Tout

---

<sup>6</sup> Professeur de sociologie à l'Université Catholique de Louvain

développement lutte contre l'exclusion et ses conséquences. De plus, un développement durable est un développement qui répond aux besoins du présent sans compromettre les capacités des générations futures à assurer les leurs ».

### **Les trois piliers du développement durable**

En fait, ce concept concilie trois aspects spécifiques généralement appelés « piliers du développement durable » :

#### **- Pilier économique :**

Il s'agit de lutter contre la pauvreté en générant une croissance économique qui place l'humain au centre des préoccupations. Cette lutte doit principalement repérer les causes de la pauvreté afin de promouvoir des changements économiques structureaux.

#### **- Pilier social et politique :**

Accès aux services de base, participation des citoyens à la prise de décisions les concernant, bonne gouvernance : tels sont les aspects incontournables à aborder afin de garantir un réel développement durable.

#### **- Pilier environnemental :**

On évoque ici essentiellement la protection de l'environnement. Frères des Hommes y inclut également la notion de souveraineté alimentaire<sup>7</sup> (via notamment la préservation des cultures et productions locales), le respect de la bio-diversité, le partage de la terre, la production agro-écologique, etc.

### **Critiques du développement durable**

Les voix de certains détracteurs commencent à s'élever pour épingler certains aspects ou dérives du développement durable. Parmi les critiques les plus fréquentes, d'aucuns avancent que ce concept a été élaboré par le Nord et se demandent pourquoi les pays industrialisés imposeraient au Sud une vision limitative de son développement. Ainsi, Sylvie Brunel<sup>8</sup> est d'avis qu'il cache une volonté protectionniste du Nord pour empêcher le développement du Sud par le commerce.

D'autres, comme Gilbert Rist<sup>9</sup>, considèrent que l'expression « développement durable » est ce que l'on appelle un oxymore dans la mesure où elle contient deux notions contradictoires. Pour ces derniers, le développement a toujours impliqué un renforcement des inégalités, la transformation de la nature et des relations sociales en marchandises, etc. Le concept n'est donc qu'un « nouvel emballage » pour désigner fallacieusement un même contenu. Ils lui préfèrent généralement la notion de « décroissance »<sup>10</sup>.

---

<sup>7</sup> Droit de chaque société d'assurer son alimentation sans dépendre d'autres sociétés

<sup>8</sup> Géographe, économiste, écrivain et spécialiste des questions de développement

<sup>9</sup> Professeur à l'Institut de hautes études internationales et du développement de Genève

<sup>10</sup> Voir notre article « 'Objection' de croissance » dans cette même publication

## « Objection » de croissance

Par Arlette Lenotte, *Frères des Hommes*

(Article publié dans la revue « Perso », n°13-14, octobre 2007-janvier 2008)

**Présentation du livre de Serge Latouche : Petit traité de la décroissance sereine, Edition Mille et une nuits, 2007, 176 p.**

Serge Latouche est un professeur émérite d'économie à l'Université de Paris-Sud XI (Orsay). Cet « objecteur de croissance » poursuit l'analyse qu'il a donnée dans « Survivre au développement » (Mille et une nuits, 2004), puis dans « Le pari de la décroissance » (Fayard, 2006)

« La décroissance n'est pas une croissance négative. Il conviendrait de parler d'« a-croissance », comme on parle d'athéisme. C'est d'ailleurs très précisément de l'abandon d'une foi ou d'une religion (celle de l'économie, du progrès et du développement) qu'il s'agit. »

### Introduction

Les objectifs du millénaire pour 2015 concernent d'abord l'accès à la santé et l'éradication de la pauvreté avant de lutter contre la pollution. Or, dès 1972, dans le rapport du Club de Rome (Halte à la croissance ?), celle-ci est dénoncée comme incompatible avec les « fondamentaux » de la planète. Moutls rapports en ce sens lui ont succédé, dont celui du GIEC<sup>11</sup>, mais nous occultons toujours le rôle de l'économie basée sur le principe de la croissance pour la croissance.

### Le territoire de la décroissance

Définir la décroissance – Ovni dans le monde politique – c'est refuser l'objectif de la croissance illimitée « aux fins de pur profit avec comme conséquence ultime de faire de l'homme un déchet dont on peut se passer ». Décroissance n'équivaut pas à augmenter le chômage et à priver la société des progrès sanitaires et éducatifs, mais à recourir à une autre logique permettant de travailler et de consommer moins. A ne pas confondre avec le développement durable, concept à la mode, annexé par les multinationales.

Quelles sont les sources de la décroissance ? L'idée n'est pas neuve, sociologues et anthropologues ayant questionné la société moderne, influencés par « l'échec du développement au Sud et la perte des repères au Nord ». Dès le 19<sup>ème</sup> siècle, la non réversibilité des transformations de la matière et de l'énergie est soulignée par certains scientifiques de même que l'obligation de remplacer l'économie classique par une bio-économie. On ne peut imaginer une croissance infinie dans notre monde, « à moins d'être fou ou économiste ».

On constate dans nos sociétés une addiction à la croissance ou accumulation illimitée de biens, basée sur la publicité, le crédit et l'obsolescence des produits. La publicité, deuxième budget mondial après l'armement, est omniprésente et nous conditionne. Le crédit est devenu tyrannique au Nord et destructeur au Sud. L'obsolescence entraîne le consumérisme grâce aux technologies ; complices du système, nous envoyons nos déchets toxiques dans les pays du Sud.

---

<sup>11</sup> Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat

Référons-nous aux exemples de l'algue verte et l'escargot. Même si notre terre reçoit l'énergie solaire, sa surface et la quantité de matières premières sont néanmoins finies. L'exemple de l'algue verte colonisant un étang selon une progression géométrique devrait nous alerter. Or l'homme occidental agit et vit dans la démesure. Il nous faudrait donc redécouvrir, selon Illich, la sagesse de l'escargot ; celui-ci édifie sa coquille en enroulant des spires de plus en plus larges puis ses enroulements deviennent de plus en plus petits afin de supporter le poids de sa coquille. Nous devrions nous en inspirer.

L'empreinte écologique infligée à la terre est insoutenable ; sa capacité régénératrice n'atteint pas notre rythme de consommation. Les besoins énergétiques, de matériaux, les surfaces nécessaires aux rejets et l'infrastructure de notre habitat dépassent la superficie bioénergétique disponible et accroissent la disparité entre Nord et Sud ; ils empiètent aussi sur la survie des autres espèces.

D'aucuns aux USA prônent la réduction démographique, surtout dans le tiers-monde, voire le sacrifice des plus pauvres ! Cette approche inhumaine occulte la source du problème actuel : la démesure du système économique.

La croissance se double aussi d'une dépolitisation au Nord et d'une paupérisation au Sud. Face à la mondialisation, l'essor économique a été de pair avec le développement du pouvoir médiatique et la perte des cultures populaires. Il a favorisé l'apparition de politiciens démagogues et corrompus, et a permis la dislocation des protections sociales européennes en développant l'égoïsme individuel.

### **Une utopie concrète : la décroissance**

La croissance actuelle n'est rentable qu'au prix du travail et de la santé des consommateurs, d'une surexploitation de la nature, du pillage des pays du Sud. Tout le monde en est conscient mais seul un changement culturel peut opérer une révolution et aboutir à une « refondation du politique ». La décroissance a pour but de créer, au Nord comme au Sud, autonomie, solidarité, une vraie économie.

Quelle stratégie choisir ? Huit étapes intimement liées peuvent amener au cercle vertueux de la décroissance. D'abord REEVALUER ; aux valeurs traditionnelles (travail, honnêteté...) perverties par le culte de l'argent doivent se substituer l'altruisme, le relationnel, la responsabilité, l'autonomie... Ou encore changer le comportement du prédateur en celui du jardinier. Ensuite RECONCEPTUALISER ; cette mutation entraînerait une autre approche de la réalité : ne plus faire des dons de la nature des biens à acquérir (exemple des OGM) mais mesurer notre utilisation des ressources naturelles. Troisième concept : RESTRUCTURER c'est-à-dire accorder les systèmes productif et social aux nouvelles valeurs ; cela correspondrait à un bouleversement total de la société. S'ensuivrait logiquement une REDISTRIBUTION des richesses et ressources naturelles. Comme le désir de consommer résulte moins d'un besoin que d'une volonté d'arborer son statut social, il en résulterait un moindre pouvoir d'achat et moins d'incitation à acheter. De plus, nous réduirions nos prélèvements sur le Sud. Il faudra donc RELOCALISER et ainsi produire localement pour répondre aux besoins fondamentaux de la population. Les domaines économique et culturel auraient à nouveau des racines locales ainsi que la politique. Cette optique nous amènerait à REDUIRE notre gaspillage et le nombre de déchets ; le tourisme de masse serait supprimé, voir l'écotourisme, car seul un faible pourcentage des sommes dépensées revient aux autochtones. Il faudrait aussi raccourcir le temps de travail en le partageant. Même si les syndicats s'y opposent encore, les agences d'intérim permettent souvent une réorientation et moins de travail suppose une meilleure créativité et utilisation du loisir. Dès lors, il sera encore plus indispensable de REUTILISER et RECYCLER ; de nombreuses initiatives existent déjà. Une volonté politique pourrait encourager en ce sens.

Tous ces éléments rassemblés permettraient de construire un monde idéal. L'autonomie y serait prédominante sans pour autant permettre une liberté totale et on insisterait sur l'apprentissage citoyen respectueux de l'autre et convivial. Cette terminologie en – RE – s'oppose à notre réalité du – SUR – (surproduction, surconsommation, surmédiation...) qui a provoqué d'énormes dégâts.

La décroissance comme projet local : trois de ces termes en R jouent un rôle fondamental ; la réévaluation du système aboutit à un changement, la relocalisation concerne l'emploi et la réduction de la consommation appuie l'écologie.

Cela nous amène à inventer « la démocratie écologique locale ». On reconstituerait de petites entités en lien avec leur collectivité et leur écosystème ; elles seraient capables de s'autogérer sur le plan écologique et favoriseraient la participation citoyenne. Des initiatives en ce sens existent : le « réseau des communes nouvelles » en Italie qui veut valoriser les ressources et spécificités locales en encourageant l'autonomie. Ou encore le réseau mondial des « villes lentes » qui restreignent leur expansion à 60.000 habitants en synergie avec les « slow food » (artisans et producteurs décidés à préserver les goûts et saveurs). Cependant la décroissance n'est pas un retour aux microcosmes fermés sur eux-mêmes mais un « retentissement organique du local » à même de s'opposer au libéralisme actuel.

Pour retrouver cette autonomie locale, il faut « s'assurer de la souveraineté alimentaire, économique et financière ». Diminuer la dépense d'énergie grâce à une agriculture saisonnière régionale. Viser à une autonomie énergétique par le biais des énergies renouvelables et réduire la dépendance des multinationales et des flux financiers par une vraie politique monétaire locale.

Pour autant « réduire signifie-t-il rétrograder ? ». De nos jours la délocalisation des productions est influencée par les actionnaires et l'approvisionnement hors régions par la grande distribution, d'où des modes de transport énergivores. Réduire, c'est ralentir et lutter contre les paradigmes du néolibéralisme : vitesse, performance, rentabilité à court terme, flexibilité...

Qu'en est-il du défi de croissance pour le Sud ?

L'idée de décroissance est née en Afrique par la critique du développement. Celui-ci, malgré quelques micro-réussites, a été un échec flagrant : corruption, plans d'ajustement structurel ont transformé la pauvreté en misère. Néanmoins l'idée de décroissance n'est pas soutenable au Sud, sans vouloir une croissance exponentielle. Nous pouvons au Nord permettre une alternative au Sud ; il s'agit de retrouver les valeurs culturelles autochtones en rompant avec le modèle économique libéral. Les Africains subissent en effet au point de vue social l'influence néfaste des médias internationaux. De plus l'invasion des produits chinois concurrence le commerce de récupération. Enfin la pollution dégrade l'environnement à cause des rebus occidentaux. Evitons d'introduire une logique de croissance au Sud pour le sortir de la misère créée par cette même croissance. Il doit retrouver sa souveraineté alimentaire. Proposons un après-développement recherchant le bien-être collectif sans supprimer le lien social et en respectant l'environnement.

Dans le débat sur la décroissance se pose le problème des pays émergents, comme la Chine, dont les élites copient le consumérisme effréné et le gaspillage occidental. L'avenir du monde dépend surtout de ces pays. La dénonciation des dangers dus au problème écologique et une sagesse millénaire les rendront sans doute plus attentifs à une croissance mesurée. Chine et Inde se préparent du reste à favoriser les énergies renouvelables.

La décroissance est-elle réformiste ou révolutionnaire ? C'est une révolution sans bain de sang. Certains d'ailleurs annoncent l'effondrement du capitalisme. Il faut changer certaines

institutions et permettre un plus large engagement politique du citoyen, pour le bien commun sinon pour le moindre mal.

### **La décroissance : un programme politique**

Même si les politiques sont de nos jours « phagocytés » par les marchés financiers mondiaux, il faut affronter cette réalité et imaginer des enjeux électoraux.

Quel programme électoral ? D'abord envisager une transition avec une dizaine de mesures telles la diminution de certains domaines (transport, énergie, emballage, publicité), prévoir des écotaxes, la relocalisation des activités et de la production agricole, la réduction du temps de travail, les échanges de savoir, un moratoire au point de vue technoscientifique. De même prévoir des projets de fiscalité sur les émissions de gaz à effet de serre, les transferts financiers, sur les fortunes. Evidemment cela suppose un affrontement avec l'oligarchie ploutocratique au pouvoir. Pour créer les conditions d'une telle mutation, il faut une révolution des esprits.

Une société de décroissance assure-t-elle du travail pour tous ? Ce problème est la plus forte critique adressée à la décroissance. Or la réduction des moyens de transports, la relocalisation du travail doivent être affrontées par étapes pour diminuer notre consommation des ressources naturelles. Une politique écologique peut intégrer une politique sociale. Dans un premier temps le travail serait dynamisé par l'augmentation des équipements écologiques et par la nécessité du recyclage. Enfin la décroissance n'est pas un « dogme rigide » mais le refus de la croissance pour la croissance, ce qui suppose une assez longue tradition.

Comment sortir de la société du travail par la décroissance ? A la diminution du temps de travail correspondra un salaire minimum décent et l'accroissement du temps libre. Dans une Europe ni écologique ni sociale, il faut retrouver un sens à la vie et au temps libre en faisant fi des ajouts artificiels de valeurs : marques, publicité, transports...Il faut refuser la monétarisation des services pour conserver nos capacités d'autonomie et de solidarité. Déconditionnons notre imaginaire pour sortir de la logique marchande.

La décroissance est-elle soluble dans le capitalisme ? Elle implique la mise en cause du capitalisme. Sous l'angle « production, emploi, consommation », la croissance apparaît incontournable. Mais n'oblitérons pas ses effets : exploitation, impérialisme, pauvreté, crises diverses...La décroissance correspond à la diminution de l'exploitation et du pillage des ressources. En fait, il existe encore des sociétés humaines où le marché, le profit, la rémunération existent sans être colonisés par la relation économique.

La décroissance est-elle de gauche ou de droite ? Mouvement fondamentalement politique, l'opposition gauche/droite y est remplacée par écologique *versus* prédateur. Si la critique de la modernité fut plus souvent développée à droite qu'à gauche, il n'y eut pas de retombées politiques. Désormais les notions de solidarité, égalité, s'imposent aux dépens de la liberté d'entreprendre. Mais il faut combattre la mondialisation et le néo-libéralisme sans tomber dans un « écototalitarisme ».

Faut-il un parti de la décroissance ? Sans être un alibi au service de régimes autoritaires, le pari de la décroissance est de proposer une utopie conviviale par des changements comportementaux.

### **Conclusion : la décroissance est-elle un humanisme ?**

On accuse les partisans de la décroissance d'un refus des Lumières au profit d'un écocentrisme. Mais faut-il choisir entre écocentrisme et anthropocentrisme ? Entendons-nous sur le mot « humanisme ». L'essence humaine viendrait d'une spécificité : l'âme ou la raison,

déniée aux autres espèces. La décroissance, mouvement fondateur d'une société autonome est basée sur une critique du développement, du progrès et de la modernité rompant avec l'occidentocentrisme. Les invariants culturels, droits de l'homme, démocratie, économie sont des impératifs catégoriques sans nuances possibles. Or le projet de décroissance est une source de diversité, respectant les choses et les personnes et refusant de cannibaliser les autres cultures. On peut critiquer la modernité sans la rejeter mais en la dépassant, moyen terme entre anthropocentrisme et animisme. La décroissance s'oppose au désenchantement actuel, au triomphe des sciences et techniques, à la banalisation marchande. Il faut réenchanter le monde.